Valery Gergiev



Rencontre

Entretiens
avec Bertrand Dermoncourt

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Fruit de dix ans d'entretiens avec Bertrand Dermoncourt, *Valery Gergiev, rencontre* laisse enfin la parole au maestro, directeur du Théât e Mariinski (ex-Kirov) de Saint-Pétersbourg depuis 1988, et révèle l'incroyable aventure de sa vie. Il s'agit d'un parcours hors du commun, sur fond d'explosion de l'URSS et de chute du communisme. C'est aussi l'histoire d'un artiste qui a assumé un destin exceptionnel, riche en rebondissements, en renoncements et en conquêtes.

Valery Gergiev nourrit son discours d'observations sur son art, faisant de son ouvrage une leçon de musique accessible à tous. Il raconte son combat pour la culture dans des conditions souvent rocambolesques, livre des anecdotes sur les grands de ce monde et de belles pages d'amitié. Car le tsar de la musique, véritable Karajan du XXIe siècle, est aussi un homme de cœur. Mélange de confession et de réflexion, cette rencontre avec Valery Gergiev lève un peu le voile sur son art et sa personnalité.

En annexes, on trouvera des indications biographiques et une discographie complète.

Bertrand Dermoncourt, journaliste à L'Express *et cocréateur du mensuel* Classica*, est l'auteur de dictionnaires (*Bach*,* Mozart*,* Verdi *ou* L'Univers de l'opéra *dans la collection "Bouquins" de Robert Laffont) et de monographies de compositeurs (*Dimitri Chostakovitch *et* Igor Stravinski*, chez Actes Sud).*

Photographie de couverture : DR

VALERY GERGIEV, RENCONTRE

DU MÊME AUTEUR

DAVID BOWIE, collection "Actes Sud Rocks", Actes Sud, 2015.
LE RETOUR DE GUSTAV MALHER, Actes Sud, 2015 (préface).
TOUT VERDI, collection "Bouquins", Robert Laffont, 2013 (ouvrage collectif sous la direction de B. Dermoncourt).
LA DISCOTHÈQUE IDÉALE DE L'OPÉRA, collection "Classica", Actes Sud, 2013 (ouvrage collectif sous la direction de B. Dermoncourt).
IGOR STRAVINSKI, collection "Classica", Actes Sud, 2013.
LA DISCOTHÈQUE IDÉALE DE LA MUSIQUE CLASSIQUE, collection "Classica", Actes Sud, 2012 (ouvrage collectif sous la direction de B. Dermoncourt).
L'UNIVERS DE L'OPÉRA, collection "Bouquins", Robert Laffont, 2012 (ouvrage collectif sous la direction de B. Dermoncourt).
TOUT BACH, collection "Bouquins", Robert Laffont, 2009 (ouvrage collectif sous la direction de B. Dermoncourt).
TOUT MOZART : ENCYCLOPÉDIE DE A À Z, collection "Bouquins", Robert Laffont, 2006 (ouvrage collectif sous la direction de B. Dermoncourt).
DIMITRI CHOSTAKOVITCH, collection "Classica", Actes Sud, 2006.

© ACTES SUD, 2018
ISBN 978-2-330-09816-2

BERTRAND DERMONCOURT

Valery Gergiev, rencontre

Entretiens

ACTES SUD

Heureux celui qui fut jeune en son jeune âge, heureux celui qui sut mûrir à temps.

Alexandre Pouchkine,
Eugène Onéguine.

AVANT-PROPOS

L'histoire de ce livre débute… sous la douche. Envoyé pendant une semaine au Théât e Mariinski par l'hebdomadaire français *L'Express*, je dois attendre les dernières minutes de mon séjour à Saint-Pétersbourg pour m'entretenir avec Valery Gergiev, dans des conditions un peu particulières. Je crie mes questions à travers une porte et je tends l'oreille pour comprendre les réponses alors que l'eau tape sur les parois… Je savais que le maestro donnait peu d'entretiens, et, à l'entendre ainsi me parler de ses projets alors qu'il prend une douche dans le petit cabinet qui jouxte son bureau, je comprends pourquoi : lui qui aime repousser sans cesse les limites n'a simplement pas le temps. Je rentre donc à Paris avec un reportage sur les coulisses de son opéra, mais sans interview en bonne et due forme. Ce ne sont pourtant pas les questions à lui poser qui manquent. En approchant ce chef pas comme les autres, je cherche d'abord à comprendre les raisons du retour au premier plan du Théât e Mariinski. Nous sommes dans les années 1990 et des disques étincelants, comme ceux consacrés à *Roméo et Juliette* de Prokofiev ou à *La Dame de pique* de Tchaïkovski, viennent en effe de révéler une tradition préservée ; des tournées tout

aussi sidérantes confirment l'émergence d'une personnalité musicale hors normes. En quelques années, Valery Gergiev s'impose comme un nouveau symbole de la musique russe. Un chef d'orchestre talentueux au destin singulier, doublé d'un entrepreneur conquérant. Afin d'approcher le phénomène au plus près, je saisis chaque occasion de le retrouver, me contentant d'abord d'entretiens de groupe et d'échanges volés entre deux répétitions, en Russie ou ailleurs, avant d'établir un lien plus personnel. En 2005 ont lieu, à Londres, les premiers véritables face-à-face qui composent ce livre. Suivent des dizaines de rencontres plus ou moins longues où la conversation, interrompue parfois pendant des mois, reprend toujours comme si de rien n'était. Ces éléments *a priori* épars finissent par former un ensemble cohérent, mélange de récit autobiographique, de digressions à caractère historique ou de jugements esthétiques. Ils sont retranscrits ici le plus fidèlement possible, sur le ton de la conversation, au fil d'un prélude et de huit chapitres rythmés par des citations de Pouchkine, l'écrivain favori du maestro.

B. D.

PRÉLUDE

AU COMMENCEMENT

Le Caucase est sous moi. Venu seul jusqu'en haut
Je domine la neige au-dessus de l'abîme ;
Puis un aigle envolé d'une lointaine cime
Vers moi plane, immobile, et reste à mon niveau.

Alexandre Pouchkine,
Le Prisonnier du Caucase.

Valery Gergiev, vous êtes né en 1953. Lorsque l'on évoque votre enfance, quels souvenirs vous viennent en mémoire ?

Quand je pense au Caucase, la terre de mes ancêtres, tous mes sens se mettent en éveil. Je vois d'abord l'eau des rivières, charriant une incroyable énergie. Je ressens la fonte des glaces, la puissance des courants, la menace constante des avalanches. Une nature indomptable. J'entends la fureur des courants, le fracas des pierres, cette puissance des sons qui me submergeait.

Lorsque j'étais enfant, nous quittions souvent la ville de Vladikavkaz, la capitale de l'Ossétie du

Nord[1] où nous habitions, pour rejoindre les montagnes environnantes. L'eau y était toujours froide, même en été, mais pas assez pour nous dissuader de nous baigner dans ces torrents sauvages. Là, les sensations étaient intenses : j'avais le sentiment de faire corps avec les éléments. La nature tout entière respirait en moi. Le paysage était grandiose, avec des montagnes de 5 000 mètres à l'horizon. Peu de végétation, mais d'immenses rochers, dégringolant des sommets dans une cascade de gris. Tout en haut, la blancheur immaculée des neiges éternelles. Et un air vivifiant, 'une pureté intacte.

Que vous en reste-t-il?

J'ai fait des réserves d'énergie pour ma vie entière, comme si la force brute de la nature coulait désormais dans mes veines. Comme si les bruits et les sons que j'entendais alors s'étaient concentrés en moi et refaisaient surface maintenant que, devenu chef d'orchestre, je fais corps avec la musique et que j'imagine des couleurs flamb yantes, des déchaînements titanesques. Tout cela m'a toujours semblé aller de soi. C'est simple, je n'ai qu'à me souvenir de mon enfance, ce "monde lointain" cher au compositeur Henri Dutilleux, pour retrouver cette énergie. Je crois d'ailleurs que l'univers n'est qu'un. La preuve : ce petit royaume dans lequel j'ai grandi fait partie de moi, pour toujours.

1. Vladikavkaz était encore appelé Ordzhonikidzé.

À quoi ressemble la vie d'un enfant à Vladikavkaz?
Dans mon enfance tout était aigu, vivant, puissant. Contrairement à beaucoup d'autres enfants, je n'ai jamais su ce que le mot "ennui" signifiait. Chez nous, il y avait toujours un moment exceptionnel à vivre, de nouvelles sensations à éprouver. Vladikavkaz est une belle cité. Nous étions loin de tout, mais la culture et l'histoire étaient là, bien présentes autour de nous. Il suffisai de se promener et d'ouvrir grands les yeux. La ville a été fondée en 1786 et de nombreux bâtiments datent des xviiie et xixe siècles. Cela aussi m'a marqué.

Quelle était la vie musicale et culturelle dans les années 1950-1960?
Dans cette ville de taille moyenne [environ 300 000 habitants], elle était très riche, grâce aux artistes soviétiques en tournée. Richter, Gilels, Oïstrakh ou Rostropovitch venaient y jouer. Avant eux, Pouchkine, Tolstoï, Tchaïkovski, Prokofiev, Rachmaninov ou Chaliapine y avaient séjourné – comme bien d'autres. Longtemps, Vladikavkaz a été un point de passage pour aller de Russie en Géorgie. Durant la Seconde Guerre mondiale, les nazis ont tenté de l'occuper. Ils ont avancé jusqu'aux abords du fleu e Terek, où mon père, avec l'Armée rouge, défendait la ville. Une partie de notre famille fut tuée, mais Vladikavkaz résista et la progression à l'est de la Wehrmacht fut stoppée. Vladikavkaz est un lieu de civilisation dans une région encore sauvage, où l'on vit toujours accompagné de la rumeur des ancêtres.

Pour vous, que cela signifi -t-il?

Cela évoque le monde de nos lointains aïeuls, les Scythes, un peuple de guerriers. Sur un plan objectif, nous ne savons que peu de chose sur leur manière de vivre. Ils étaient nomades et ont parcouru sur leurs chevaux des milliers de kilomètres, de la Sibérie à l'Afrique du Nord[1]. Mais sur un plan irrationnel, intuitif, inconscient, les objets en or scythes qui sont parvenus jusqu'à nous (parures funéraires…) nous parlent encore avec force. Même les plus simples d'entre eux possèdent de grandes qualités artistiques. Les animaux (chevaux, cerfs, félins, rapaces…) y apparaissent de manière récurrente, sans que l'on sache bien pourquoi, ni dans quel but ils étaient représentés. Quelle philosophie se cache derrière les symboles de ce bestiaire? Quel genre de vie menaient les Scythes? Les fouilles archéologiques nous ont révélé que leurs corps étaient enterrés avec ces objets en or. Ils devaient donc avoir une importance fondamentale au quotidien. Mais ce ne sont que des suppositions. J'aimerais en savoir plus sur eux, découvrir leurs secrets. Peut-être qu'ainsi je comprendrais mieux pourquoi la nature vibre avec une telle intensité en moi. J'apprendrais aussi la vérité à mon sujet : suis-je réellement un musicien?

1. Les Scythes, venus d'Asie centrale vers le VIIe siècle avant J.-C., ont essentiellement occupé le Nord de la mer Noire. Arrivée à son zénith au IVe siècle avant J.-C., leur présence a ensuite décliné. L'Ossétie aurait été pour eux une enclave, où les Scythes se seraient mélangés aux Sarmates. Voir Mike Edwards, "Searching for the Schythians", in *National Geographic*, vol. 190, n° 3, sept. 1996.

Un musicien ou… un chaman ?
Oui. Ce sont là les réflexions d'un homme mûr, mais, enfant, l'existence me semblait couler de source et je me suis laissé porter. À l'âge de huit ans, j'ai suivi un double cursus, l'un scolaire, l'autre musical. Le Conservatoire m'a déplu et j'ai cessé d'y aller en cours d'année. À neuf ans, j'ai pourtant repris l'étude de la musique et j'ai commencé à la pratiquer avec assiduité. Avec plaisir aussi : l'enseignement prodigué à Vladikavkaz n'était pas aussi contraignant que dans certaines écoles de l'ex-URSS dont le but était de former coûte que coûte des petits génies. J'étais un garçon calme, plutôt sage, sans histoire. Je n'ai pas connu la frénésie des virtuoses en culottes courtes projetés très tôt dans la vie d'adulte. Je n'ai jamais eu l'ambition de devenir un musicien professionnel.

Qu'envisageaient pour vous vos parents ?
En fait, ils n'étaient pas vraiment fi és. Pas plus que moi. Ma mère, Tamara Tatarkanovna, jouait un peu de musique traditionnelle de la région – elle en connaissait bien les chants, mais n'avait pas de connaissances poussées. Cependant elle avait toujours eu beaucoup d'admiration pour les artistes et elle était très fiè e de me voir jouer du piano. Elle était sensible aux enfants et s'intéressait à l'éducation. Elle a très vite senti et compris l'importance de la musique pour moi. Ma mère avait un caractère fort, concentré, équilibré. Elle aspirait avant toute chose à faire de moi un homme bon. À dix ans, mon plus grand désir était de jouer au football. Cela passait avant le piano. Mais le soir, avant de me coucher, ma mère savait me rappeler mes devoirs, sans avoir

à me forcer. Alors, je faisais mes gammes sans broncher. Sans la volonté et la gentillesse de ma mère, j'aurais peut-être vécu sans musique.

Dans quel genre d'école alliez-vous ?
Une école où l'on recevait un bon enseignement en mathématiques et en anglais. C'est là que j'ai appris, de manière très naturelle, à parler cette langue. Il semble que j'étais doué pour les mathématiques. En tout cas, c'est ce que croyait mon professeur. Cette femme très sévère m'a fait participer à un concours régional. Il fallait répondre à des questions, du tac au tac. J'ai gagné. Elle a alors dit à ma mère : "Madame, vous devez absolument l'envoyer à Moscou. Les mathématiques sont l'avenir de votre fils " Ma mère lui a répondu qu'elle préférait me voir jouer du piano et poursuivre la musique. Le professeur l'a très mal pris. Mon père est allé la voir à son tour. "Quoi, la musique ?" a-t-elle dit à nouveau d'un ton dégoûté. "Que savez-vous de mon fils et de son don pour la musique ?" s'offu qua mon père. Elle n'a pas su quoi répondre, bien entendu, et mon père s'est emporté. C'était quelqu'un d'intransigeant. Il décida que je ne devais plus jamais avoir affai e à elle, qu'elle était nuisible pour moi. Il a demandé que je sois retiré de ma classe, à défaut de l'être de l'école, car c'était tout de même la meilleure de la région et ma mère ne voulait pas que j'en change. J'ai donc quitté du jour au lendemain la plupart de mes amis, j'étais un peu perdu. Mais c'était la décision de mon père et nous l'avons respectée.

J'avais douze ans et je ne savais pas que, plus tard, en devenant chef d'orchestre, je retrouverais

les mathématiques : dans la musique moderne, les partitions aux rythmes si complexes de Bartók ou Messiaen notamment, les deux disciplines sont très proches.

Votre père, Abisal Zaurbekovich, voulait-il que vous embrassiez la carrière de musicien ?
En fait, il ne me poussait pas vraiment. Je crois qu'il était même surpris que j'apprenne à jouer d'un instrument. Mais il avait beaucoup d'estime pour mon premier professeur de piano et voulait faire plaisir à ma mère. Puisqu'elle avait la responsabilité de mon éducation et qu'elle avait proposé que j'apprenne la musique, il soutenait ce choix. Malgré son obstination, je crois qu'il n'a jamais imaginé, à cette époque, que je puisse devenir pianiste ou chef d'orchestre. Il faut dire qu'il n'y avait pas de musicien dans la famille. De fortes personnalités, oui. Mon grand-père Tatarkan Lakuti a vécu jusqu'à l'âge vénérable de cent treize ans !

Vos deux sœurs cadettes ont-elles également appris la musique ?
Oui. Svetlana et Larissa ont fréquenté la même école de musique que moi, et plus tard Larissa a continué jusqu'au bout ses études musicales.

Comment viviez-vous cette période ?
Tout allait bien pour moi. Et puis est arrivé l'événement le plus dramatique de ma vie, qui a changé pour toujours le cours de mon existence. Mon père

est mort de manière soudaine, d'une crise cardiaque. Il avait quarante-neuf ans ; j'en avais seulement quatorze. Il faisait une cure à Yessentuki, une station thermale du Caucase à environ 200 kilomètres de Vladikavkaz. C'était la première fois de sa vie qu'il faisait une cure. On lui faisait prendre des bains de boue très chauds. C'est sans doute ce qui a provoqué sa crise cardiaque. Il m'a amèrement manqué…

Pensez-vous avoir hérité de certains de ses traits de caractère ?

Heureusement, oui. Bien qu'il eût un don pour la danse ossète traditionnelle, proche d'un rituel solennel et amical, il n'avait pas de dispositions particulières pour l'art. Mais il savait porter un groupe, entraîner les individus, parler aux gens. C'était un vrai *leader*. Il avait été officie de l'Armée rouge, et durant la guerre, il avait su mettre en œuvre ces qualités. Pourtant, il ne se destinait pas à une carrière militaire ; dans les années 1930, il avait entrepris des études d'ingénieur. Mais les temps étaient difficiles et l'Histoire en a décidé autrement. Après la victoire de 1945, il a servi trois ans en Allemagne, avant de retourner en URSS et a épousé ma mère. Je suis né quelques années plus tard, en 1953, à Moscou. Puis mon père a décidé de retourner vivre dans le Caucase, lorsque j'avais quatre ans. J'ai su plus tard qu'il avait volontairement mis un terme à la carrière prometteuse qui s'ouvrait à lui dans l'armée. Ces années de guerre l'avaient déçu. Quitter Moscou a dû être une décision difficil à prendre, mais certainement très saine. Notre famille a pu ainsi renouer avec ses racines. Comme dans tous les pays du Sud,

il existe dans le Caucase une grande solidarité entre les membres d'une même famille et un attachement aux valeurs traditionnelles. C'est tout cela que nous avons retrouvé et que je tâche, aujourd'hui encore, de perpétuer.

Que s'est-il passé après la mort de votre père ?
À compter de ce jour, mon approche de la vie a changé. Je crois même pouvoir dire que je suis devenu, d'un seul coup, un homme. J'ai commencé à penser à l'avenir, à prendre conscience de mes capacités, à comprendre ce que signifiait le mot "responsabilité". À cette époque, je découvrais en Beethoven ou Mozart des mondes inconnus, qui me parlaient plus que tout. Cette révélation ne s'est pas faite en quelques heures – le processus fut long, mais très profond. J'ai commencé à travailler dur et à consacrer ma vie à la musique classique. Je me suis littéralement réfugié dans la musique. Toute ma vie s'en est trouvée bouleversée. Dans cette société traditionnelle, je suis devenu le chef de famille. En Ossétie, les notions d'"égalité" ou de "parité" n'existaient pas. J'ai été contraint de régler certaines questions de notre quotidien. Il n'y avait plus de place pour la distraction. J'étais entré, sans le savoir, dans le monde des adultes.

I

APPRENTISSAGES

Ô ciel ! Où est donc l'équité si le don sacré, si le génie immortel ne récompensent pas l'amour éperdu, l'abnégation, le travail, les efforts, les prières, et s'ils illuminent un insensé, un viveur ?… Ô Mozart, Mozart !

Alexandre Pouchkine,
Mozart et Salieri.

En quoi consistait l'enseignement que vous receviez à Vladikavkaz ?

J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir étudier là-bas. Mes professeurs étaient des gens étonnants, qui s'impliquaient d'une façon incroyable dans leur enseignement. Non seulement ils m'ont fait aimer la musique, mais ils m'ont surtout fait comprendre pour quelle raison l'aimer. Ils furent pour moi des modèles, jamais avares d'encouragements. Mon premier professeur de piano, Zarema Lollaïeva, et mon premier professeur de direction d'orchestre, Anatoli Briskine, s'engageaient à trois cents pour cent. Briskine, qui m'avait été recommandé par Lollaïeva, était